

« dans l'une et l'autre de ces choses l'idée de *substance* est également obscure, ou plutôt n'est rien du tout à notre égard, puisqu'elle n'est qu'un je ne sais quoi, que nous supposons être le soutien de ces idées que nous nommons *accidents*. » (*Essai*, II, 23, § 15, p. 483)

« Nous avons des idées de la matière et de la pensée ; mais peut-être ne serons-nous jamais capables de connaître si un être purement matériel pense ou non, par la raison qu'il nous est impossible de découvrir par la contemplation de nos propres idées, sans révélation, si Dieu [*Omnipotency*] n'a point donné à quelques amas [*systems*] de matière disposés comme il le trouve à propos, la puissance d'apercevoir et de penser ; ou s'il a joint et uni à la matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense. Car par rapport à nos notions, il ne nous est pas plus malaisé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la matière [*superadd to matter*] la faculté de penser, que de comprendre qu'il y joigne [*superadd*] une autre substance avec la faculté de penser, puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, et à quelle espèce de substances cet Être tout-puissant a trouvé à propos d'accorder cette puissance, qui ne saurait être dans aucun être créé qu'en vertu du bon plaisir et de la bonté du Créateur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a que Dieu, cet Être pensant, éternel et tout-puissant, donne, s'il veut, quelques degrés de sentiment, de perception et de pensées à certains amas de matière créée et insensible, qu'il joint ensemble comme il le trouve à propos » (*Essai*, IV, 3, § 6, p. 796)

« on doit distinguer entre genre physique (ou plutôt réel) et genre logique ou idéal. Les choses qui sont d'un même genre physique ou qui sont homogènes sont d'une même matière pour ainsi dire, et peuvent souvent être changées l'une dans l'autre par le changement de la modification, comme les cercles et les carrés. Mais deux choses hétérogènes peuvent avoir un genre logique commun, et alors leurs différences ne sont pas de simples modifications accidentelles d'un même sujet ou d'une même matière métaphysique ou physique. Ainsi le temps et l'espace sont des choses fort hétérogènes et on aurait tort de s'imaginer je ne sais quel sujet réel commun qui n'eût que la quantité continue en général, et dont les modifications fissent provenir le temps ou l'espace. Cependant leur genre logique commun est la quantité continue. » (préface NE, p. 48-9)

« il faudrait savoir en quoi consiste la nature de la substance en général. Sur quoi il y a de la difficulté. Si Dieu, les esprits finis et les corps participent en commun à une même nature de substance, ne s'ensuivra-t-il pas qu'ils ne diffèrent que par la différente modification de cette substance ? » (NE, II, 13, § 18, p. 118)

« il est sûr que la matière est aussi peu capable de produire machinalement du sentiment que de produire de la raison (...) on a droit de nier (au moins dans l'ordre naturel) ce qui absolument n'est point intelligible ni explicable. Je soutiens aussi que les substances (matérielles ou immatérielles) ne sauraient être conçues dans leur essence nue sans activité (...); et qu'enfin la conception des créatures n'est pas la mesure du pouvoir de Dieu, mais que leur conceptivité ou force de concevoir est la mesure du pouvoir de la nature (...) les modifications qui peuvent venir naturellement ou sans miracle à un même sujet y doivent venir des limitations ou variations d'un genre réel ou d'une nature originaire constante et absolue. (...) toutes les fois qu'on trouve quelque qualité dans un sujet, on doit croire que, si on entendait la nature de ce sujet et de cette qualité, on concevrait comment cette qualité en peut résulter. Ainsi, dans l'ordre de la nature (les miracles mis à part), il n'est pas arbitraire à Dieu de donner indifféremment aux substances telles ou telles qualités, il ne leur en donnera jamais que celles qui leur seront naturelles, c'est-à-dire qui pourront être dérivées de leur nature comme des modifications explicables. » (préface NE, p. 50)

« il n'est pas dans le pouvoir d'une machine toute nue de faire naître la perception, sensation, raison. (...) Vouloir que Dieu en agisse autrement et donne aux choses des accidents, qui ne sont pas des façons d'être ou modifications dérivées des substances, c'est recourir aux miracles » (NE, IV, 6, p. 299)

« la matière ne saurait produire du plaisir, de la douleur ou du sentiment en nous. C'est l'âme qui se les produit elle-même conformément à ce qui se passe dans la matière. (...) Et quant au bon plaisir du Créateur, il faut dire qu'il est réglé selon les natures des choses, en sorte qu'il n'y produit et conserve que ce qui leur convient et qui se peut expliquer par leurs natures (...) si Dieu donnait aux choses des puissances accidentelles détachées de leur nature, et par conséquent éloignées de la raison en général, ce serait une porte de derrière pour rappeler les qualités trop occultes qu'aucun esprit ne peut entendre, et ces petits lutins de facultés incapables de raisons. Et tout ce que l'École s'est donné loisir d'imaginer : lutins secourables, qui viennent paraître comme les dieux de théâtre, ou comme les fées de l'*Amadis*<sup>1</sup>, et qui feront au besoin tout ce que voudra un philosophe, sans façon et sans outils. Mais d'en attribuer l'origine au bon plaisir de Dieu, c'est ce qui ne paraît pas trop convenable à celui qui est la suprême raison, chez qui tout est réglé, tout est lié. Ce bon plaisir ne serait pas même bon, ni plaisir, s'il n'y avait un parallélisme perpétuel entre la puissance et la sagesse de Dieu. » (NE, IV, 6, p. 301)

« le nom de l'*or* par exemple signifie non pas seulement ce que celui qui le prononce en connaît ; par exemple, un jaune très pesant, mais encore ce qu'il ne connaît pas, et qu'un autre en peut connaître, c'est-à-dire un corps doué d'une constitution interne, dont découlent la couleur et la pesanteur, et dont naissent encore d'autres propriétés, qu'il avoue être mieux connues des experts. » (NE, III, 11, § 24, p. 277-8)

« notre incertitude ne fait rien à la nature des choses, et s'il y a une telle nature commune intérieure, elle se trouvera ou ne se trouvera pas dans le monstre, soit que nous le sachions ou non. Et si la nature intérieure d'aucune espèce ne s'y trouve, le monstre pourra être de sa propre espèce. » (NE, III, 6, p. 242)

« Je ne sais pourquoi on veut toujours chez vous faire dépendre de notre opinion ou connaissance les vertus, les vérités et les espèces. Elles sont dans la nature, soit que nous le sachions et approuvions ou non. » (NE, III, 6, p. 255)

« les passages d'espèce en espèce peuvent être insensibles, ce serait quelquefois à peu près comme on ne saurait décider combien il faut laisser de poils à un homme pour qu'il ne soit point chauve. Cette indétermination serait vraie quand même nous connaîtrions parfaitement l'intérieur des créatures dont il s'agit. Mais je ne vois point qu'elle puisse empêcher les choses d'avoir des essences réelles indépendamment de l'entendement, et nous de les connaître » (NE, III, 6, p. 250)

« il n'y a qu'une essence de la chose, mais (...) il y a plusieurs définitions qui expriment une même essence, comme la même structure ou la même ville peut être représentée par des différentes scénographies, suivant les différents côtés dont on la regarde. » (NE, III, 3, p. 228)

« Je crois qu'il y a quelque chose d'essentiel aux individus et plus qu'on ne pense. Il est essentiel aux substances d'agir, aux substances créées de pâtir, aux esprits de penser, aux corps d'avoir de l'étendue et du mouvement. C'est-à-dire il y a des sortes ou espèces dont un individu ne saurait (naturellement au moins) cesser d'être, quand il en a été une fois, quelques révolutions qui puissent arriver dans la nature. Mais il y a des sortes ou espèces, accidentelles (je l'avoue) aux individus qui en sont, et ils peuvent cesser d'être de cette sorte. Ainsi, on peut cesser d'être sain, beau, savant, et même d'être visible et palpable, mais on ne cesse pas d'avoir de la vie et des organes, et de la perception. » (NE, III, 6, p. 237)

---

1 Tragédie lyrique composée par Jean-Baptiste Lully (1684), avec des machines faisant des « effets spéciaux » (fée qui descend du ciel pour délivrer les amoureux).